Document généré le 25 avr. 2024 15:49

24 images

Au coeur du monde
Lady Chatterley de Pascale Ferran

Marie-Claude Loiselle

Numéro 133, septembre 2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13546ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Loiselle, M.-C. (2007). Compte rendu de [Au coeur du monde / *Lady Chatterley* de Pascale Ferran]. *24 images*, (133), 57–59.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Au cœur du monde

par Marie-Claude Loiselle

Il faut certes un peu de témérité, mais de l'intelligence bien davantage pour entreprendre de raconter aujourd'hui, à une époque dominée par un cynisme amoureux et sexuel, l'histoire des milliers de fois mise en mots et en images de la rencontre entre un homme et une femme. Une intelligence, qui, chez Pascale Ferran, est devenue clairvoyance en gagnant en maturité au cours des douze années où, depuis ***L'âge des possibles***, nous étions sans nouvelles d'elle. Cette expérience lui a ainsi permis de laver son regard de tout ce qui a entraîné le cinéma sur la voie du « toujours plus » (comme arme offensive contre la lassitude et l'habitude) pour s'attacher avec la plus subtile délicatesse à faire sentir toute la profondeur d'une vraie rencontre entre deux êtres, jusqu'à nous insuffler ce sentiment d'« émerveillement devant la pure présence de l'autre », comme la cinéaste en exprimait déjà le souhait dans ses notes de travail.

C'est en s'emparant du roman de D.H. Lawrence, *Lady Chatterley et l'homme des bois* (deuxième version de *L'amant de lady Chatterley*, roman phare du XXe siècle, dont nous connaissons surtout la troisième et dernière), que Pascale Ferran est parvenue à façonner une œuvre d'une grâce et d'une intensité inouïes, nous entraînant avec Constance et Parkin (l'une, jeune aristocrate, l'autre, garde-chasse) sur le chemin allant de l'enfermement psychologique – qui les oppresse chacun de leur côté et de façon différente – vers la découverte de la liberté dans sa forme la plus absolue : celle qui s'acquiert par une mise à nu progressive des âmes.

Lawrence écrivait en 1921 dans *Psychanalyse et inconscient* : « Il faut voir comment tout désir délicat et créateur, émettant ses subtiles variations à la recherche du véritable pôle magnétique de repos en un ou plusieurs êtres humains, est contrarié et mis à l'écart par tout un ensemble d'idées, d'idéaux et de conventions incohérents, jusqu'à ce que toutes formes possibles de perversions et de désir de mort s'installent ! » Il terminait par ailleurs huit ans plus tard sa préface à *L'amant de lady Chatterley* par ces mots : « La vie n'est acceptable que si l'esprit et le corps vivent en bonne intelligence, s'il y a un naturel équilibre entre eux, et s'ils éprouvent un respect naturel l'un pour l'autre. » C'est en plongeant leurs personnages au cœur d'une nature bienveillante et frémissante que Lawrence

et Ferran arrivent à rendre compte de la lente conquête de cet équilibre vital.

Ainsi, l'éveil de Constance à la vie s'accomplit au rythme des saisons. D'abord latent, engourdi par l'inertie mortifère dont elle est affligée tout au long de l'hiver, cet éveil amorce son éclosion par l'attirance qu'elle éprouve pour le garde-chasse de son mari, sorte de révélation foudroyante qui la fait renaître à elle-même en même temps que le printemps, et cela jusqu'à la plénitude de sa relation avec Parkin l'été venu. À l'affût de tout ce que la nature a d'éphémère et de changeant, Ferran lui confère une présence telle que le film en vient à nous plonger dans une véritable expérience sensorielle, nous faisant presque éprouver physiquement la sensation du vent glissant entre les arbres de la forêt, la fraîcheur de l'eau d'un ruisseau par les sonorités argentines de sa course vive, laissant monter jusqu'à nous l'odeur de la terre et de la mousse des sous-bois humides. La nature n'a plus rien alors d'un décor, d'une image servant d'arrière-plan à une action : elle devient inséparable de ce qui se joue sous nos yeux, révélant une fragilité toute semblable à celle des êtres qu'elle accueille en son sein. Constance et Parkin, qui s'engagent hésitants, craintifs, maladroits parfois, à la rencontre l'un de l'autre, nous entraînent dans les sinuosités d'un apprentissage qui n'a plus rien à voir avec ces états de fusion soudaine supposés représenter un amour véritable. C'est que le désir que tous deux éprouvent ne suffit pas. Pour en arriver à une totale ouverture à l'autre, les deux amants doivent d'abord s'affranchir du poids de tout ce qui pèse sur leurs vies, abattre les cloisons que la société dresse entre eux et en eux, tout comme autour de chaque individu qui la compose; se délester de la méfiance face à l'autre que ce monde dit civilisé insinue en chacun de nous jusqu'à briser toute spontanéité. Il s'agit là d'une sorte d'innocence primitive que ce couple improbable aux yeux de la société se réapproprie peu à peu.

La liberté que Constance et Parkin conquièrent et découvrent ensemble, d'abord par leurs étreintes physiques, opère en même temps en eux une métamorphose mentale qui les transfigure totalement. Il s'agit là de l'idée centrale sur laquelle repose tout le film, ce que Ferran appelle « la force révolutionnaire de l'amour », qui conduit ultimement au fabuleux dialogue final. On mesure alors le chemin parcouru par ces deux êtres et la façon dont leurs âmes, en acceptant de s'ouvrir l'une à l'autre, s'en sont trouvées élevées. Cette séquence engendre une émotion pure comme il a rarement été donné d'en ressentir au cinéma.

De ce flux qui circule entre la nature et les êtres, entre le corps et l'esprit, la mise en scène, qui n'établit pas de distinction entre les scènes d'amour et le reste de la vie, devient le relais. Tout ce qui a trait à la métamorphose de Constance participe de la même réalité continue, est animé de la même énergie vitale qui donne à ce film, plan après plan, son éclat lumineux et vibrant, rayonnant à chaque parole, à chaque rencontre, à chaque cadrage ou sonorité avec sans cesse la même justesse émouvante et presque miraculeuse.

Bien plus, si ce ***Lady Chatterley*** est tellement bouleversant, c'est aussi parce qu'il nous donne enfin à voir une *rencontre* authentique entre deux êtres, unis dans une relation entièrement dépouillée de toute forme de pouvoir ou d'asservissement. En faisant de la forêt leur lieu commun, Constance et Parkin apprennent à reconnaître, au-delà de ce qui les distingue, ce qui leur est propre : leur territoire intérieur commun. Tels ces arbres qui, dans le silence de la nuit « s'appellent chacun dans leur langue », comme le souffle Parkin à l'oreille de celle qu'il aime en écoutant le grincement de deux branches l'une contre l'autre, Constance et son amant découvrent peu à peu qu'ils sont faits du même bois, qu'ils ont la faculté de s'ouvrir l'un à l'autre et, à travers l'autre, au monde tout entier. C'est pourquoi le point tournant dans cette lente appropriation du monde est sans nul doute cette scène jouissive de drôlerie où tous deux courent et se poursuivent nus sous la pluie, avant de s'étreindre sur la terre et les herbes trempées. Il est clair qu'après un tel geste libérateur, ils ne seront plus jamais les mêmes. Au-delà de la complicité communicative qui explose dans cette scène, il y a le regard de Pascale Ferran qui parvient à plonger jusqu'au cœur de ce qui constitue une véritable relation amoureuse, mais également sa ferme croyance que, malgré tout ce qui favorise la solitude dans le monde moderne, l'abandon à l'autre est encore possible. Une fois libérés des chaînes (avant tout mentales) imposées par le rôle que chacun serait censé jouer dans la société, les amants auront beau être rattrapés par la réalité du monde environnant (Parkin, traqué par la femme avec laquelle il est légitimement marié, doit quitter son poste de garde-chasse du domaine des Chatterley), rien ne pourra

désormais rompre le lien qui les unit, lien d'autant plus fort qu'il repose sur une sorte d'intégrité originelle et la parfaite transparence de leurs sentiments.

Lawrence écrivait : « Je sens dans l'air de grandes mains blanches et avides qui tâchent de saisir à la gorge et de vider de toute vie quiconque cherche à vivre, à vivre au-delà de l'argent. » Or, c'est précisément pour conjurer la puissance de cette main glaciale que l'écrivain anglais a fait surgir de son imagination cette aristocrate au cœur pur et ce garde-chasse insociable à la sensibilité exacerbée, qui, en se rencontrant, deviennent la véritable incarnation de cette relation idéale à laquelle il donne le nom d'amour, ce par quoi il nous est donné de « chérir l'être aimé, [de] l'appréhender en lui-même et [de] lui prodiguer la part de soi tournée vers l'extérieur ». Pascale Ferran quant à elle, qui a bien compris que ce dont parlait Lawrence au début du XXe siècle n'a rien perdu de sa vérité, se dit obsédée par la question du « vivre ensemble, à deux ou à plusieurs », préoccupation fondamentale et si douloureuse sur laquelle repose entièrement son film. « On dit que l'amour rend bête, a-t-elle exprimé en entretien[1]. Je crois que l'amour ou l'amitié rendent intelligent. L'autre, par un mot, un geste, ouvre une porte. C'est ce que le film a essayé de capter. » Essayé et admirablement réussi ! Cette réussite découle de ce que la cinéaste est parvenue à rendre éclatant le fait que la véritable liberté ne peut précisément venir que d'une ouverture, celle qui permet à l'énergie vitale de circuler jusqu'à faire dire à Parkin, lors de l'ultime rencontre du film entre Constance et lui, qu'avant qu'il ne la rencontre, le monde était une prison mais, qu'en s'ouvrant à lui, elle lui a ouvert le monde entier et donné la liberté. Il faut voir avec quelle candeur ces paroles sont ici prononcées tout en donnant l'impression de toucher le plus profondément qui soit à l'essentiel. On se demande pourtant à quel état de grâce tient que Pascale Ferran puisse aujourd'hui mettre dans la bouche d'un personnage (Constance) des mots tels que « l'important est que ton cœur reste doux », et que cela résonne en nous avec une déchirante justesse.

La réponse se trouve en partie dans la manière dont la cinéaste a su préserver,

pour la transposer, la tonalité propre à l'œuvre de Lawrence : la douceur, l'infinie tendresse qui en fait la sève. Il n'est pas étonnant d'ailleurs que l'écrivain ait d'abord envisagé d'intituler son roman *Tenderness* (tendresse). Touchée par la délicatesse de cette œuvre, Pascale Ferran a su se l'approprier de façon très personnelle, portant une attention extrême et soutenue aux êtres et aux choses, s'approchant de chaque détail avec une sensibilité et une sensualité sans cesse en éveil. Rarement au cinéma a-t-on raconté la rencontre de deux êtres avec une telle minutie, cherchant à rendre compte de ce qui, de rendez-vous en rendez-vous, se transforme peu à peu dans leur relation, et accordant tout autant d'importance aux gestes, aux regards, aux paroles échangées avant les scènes d'amour physique que pendant et après. Filmés le plus souvent en temps réel, ces moments nous font complices de la complicité du couple, jamais voyeurs. Nous nous trouvons ainsi non seulement troublés par leur émotion, mais plongés au cœur du monde, invités à en éprouver toute la substance, la densité matérielle.

On comprend alors pourquoi Pascale Ferran dit concevoir un film comme un organisme vivant. Dans ***Lady Chatterley***, tout circule, respire, palpite dans une richesse sensorielle qui nous maintient toujours au plus près de l'expérience réelle. Nous trouvant ainsi immergés dans ce qui fait l'essence même de l'existence, chaque instant devient un authentique éclat de vie que la cinéaste a su accueillir, par un regard qui n'est pas étranger à la démarche documentaire; purs moments de présence, simples, éclatants, limpides. L'érotisme ici est de la même façon partie intégrante du quotidien. Jamais vécu comme parenthèse, il s'inscrit dans le flux continu de la vie.

Pétri de l'expérience intérieure de Constance et Parkin et pourtant immense dans son aspect englobant, ***Lady Chatterley*** donne l'impression d'embrasser à la fois ce que les rapports humains peuvent avoir de plus grand, mais aussi de fondamentalement lié à leur origine terrestre. Cette œuvre irradiante met ainsi en lumière comme peu sont parvenues à le faire notre place au sein du monde. C'est dire que la découverte de ce film ne nous laisse pas intacts.

1. *Entretien réalisé par Dominique Widemann, paru dans le journal L'Humanité du 31 octobre 2006.*

France, 2006. Ré. : Pascale Ferran. Scé. : Ferran et Roger Bohbot, d'après D.H. Lawrence. Dial. : Ferran, Bohbot et Pierre Trividic. Ph. : Julien Hirsch. Mont. : Mathilde Muyard et Yann Dedet. Son : Jean-Jacques Ferran. Mus. : Béatrice Thiret. Int. : Marina Hands, Jean-Louis Coulloc'h, Hippolyte Girardot, Hélène Alexandridis, Hélène Fillière. 158 minutes. Couleur. Dist. : Les films Séville.

Sortie : 31 août 2007